

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE

84, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 89-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Etranger 32 fr.

Quotidien Républicain du soir

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. CENTRAL 80-63

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Les tristesses de Gasparri

Le cardinal Gasparri veut abandonner la charge de secrétaire d'Etat du Pape. La nouvelle paraît certaine ; il ne lui manque qu'une dernière confirmation : être démentie par l'« Osservatore romano », l'organe officiel du Vatican.

Voilà qui peut paraître singulier. Rien de plus vrai, pourtant. Quoique connu un peu du Vatican et ses usages surannés, il ignore pas que l'« Osservatore romano » n'oppose jamais de démenti qu'aux informations exactes. Les journalistes étrangers le savent bien ; quand il sont à court de « copie », et que, joyeusement attablés au « Caffè Chiara », ils décident de lancer quelque « canard » à effet, quelque fausse nouvelle destinée à ébranler la chrétienté, ils ne se font pas de souci de glaces et des petits cadeaux, ils opèrent sans crainte ; ils ne redoutent pas de voir, le lendemain, l'organe de la Cour pontificale dévoiler leur imposture.

Mais quand ils ont, par contre, arraché d'un monsieur employé à la Curie, une indiscrétion intéressante, ils attendent, pour verser à leur informateur en soutenant la récompense convenue, que l'« Osservatore romano » ait, en des termes d'une virulence triviale, mis le monde ébahi en défiance contre la nouvelle, et traité de francs-maçons et de menteurs ceux qui la lancent : ce démenti et les injures qui l'accompagnent constituent la preuve que la nouvelle est exacte, que le chapelain, le protonotaire ou le camérier n'a point menti pour extirper aux journalistes deux ou trois écus.

M. Gasparri veut donc démissionner. Le Pape va essayer de le faire revenir sur sa détermination. S'il ne réussit pas, on nous racontera que c'est pour des raisons de santé que le cardinal a abandonné la charge si lourde de premier ministre de Benoît XV.

A la vérité, M. Gasparri, qui est relativement jeune, pour un cardinal, se porte comme un garde suisse et il est en état de faire face à des obligations dix fois plus pénibles.

Si le cardinal Gasparri se retire, c'est par tristesse. Il y aura bientôt deux ans qu'il est secrétaire d'Etat. Il n'y a pas eu un seul de ces vingt-quatre mois qui ne lui ait apporté quelque tristesse désolante.

Comme le cardinal Ferrata, auquel il succéda, comme le Pape lui-même, quand il n'était encore que cardinal, M. Gasparri appréciait la France et les catholiques français. Pendant le long séjour de dix-neuf ans qu'il fit à Paris, en qualité de professeur à notre Institut catholique, il avait acquis, de notre pays, une idée tout à fait favorable. Notre clergé vaut ce qu'il vaut. Mais, si on les compare aux curés italiens, presque tous ignorants et vulgaires, nos prêtres apparaissent comme une élite. Et puis, il faut le dire aussi, en cherchant querelle à la République et en l'obligeant à rompre avec le Vatican, Pie X et son Merry del Val avaient fait, du point de vue des intérêts de l'Eglise, une bêtise, et on s'en est aperçu à Rome, depuis longtemps.

Par sympathie pour notre clergé, et par dévouement à l'Eglise, M. Gasparri avait formé le projet de réconcilier la République et le Vatican. C'est un rêve qui l'obsédait depuis des années. Il pensa pouvoir le réaliser, grâce à la guerre. C'est pourquoi il accepta la succession de M. Ferrata, la charge de secrétaire d'Etat au Vatican.

Mais il avait compté sans Benoît XV. Or, plutôt, il avait compté sur lui. Or, au lieu de trouver dans le Pape un collaborateur, il trouva un adversaire. — Un obstacle, en tout cas.

Benoît XV, avant d'être pape, passait pour un ami de la France. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de catholiques sincères, qui aient conservé des illusions sur les sentiments véritables du Pape. Son attitude le leur interdit.

Benoît XV aurait pu, par exemple, être franchement francophile. C'est ce qu'attendaient de lui nos catholiques ; qui sont aussi, pour la plupart, des rhavains exaltés ; tous, ou presque, complicité que Benoît XV, une fois pape, lancerait l'anathème sur les empereurs ennemis, sur leurs généraux et sur leurs diplomates. Benoît XV aurait pu le faire. L'arsenal des traditions de l'Eglise et des textes religieux est assez diversément approvisionné pour qu'on y puisse trouver sans peine des armes, des arguments, propres à justifier la condamnation de l'Allemagne, au nom de la morale, du dogme.

On sait, du reste, que Benoît XV n'a pas lancé l'anathème attendu.

Il n'a pas adopté, non plus, une autre attitude, que, plus facilement encore, il aurait pu justifier en produisant des passages des livres saints, et sans dénaturer le sens de l'enseignement à peu près constant des Pères de l'Eglise et des Docteurs de la Foi. Benoît XV aurait pu se montrer résolument pacifiste. Le Christ a condamné la guerre, toute guerre. Le catholicisme n'est point la doctrine du Christ, mais il n'en est pas non plus l'opposé. Il reste assez de christianisme dans le catholicisme pour qu'un pape ait le droit, au nom de cette dernière religion, de montrer aux belligérants la cessation des hostilités, la

paix, non seulement comme un bien désirable, mais comme un devoir qui s'impose à quiconque tient les paroles de Jésus et ses enseignements, non point pour de beaux morceaux d'éloquence, mais pour des ordres dont l'exécution est obligatoire.

Pas plus qu'il n'a voulu être franchement francophile, Benoît XV n'a su être nettement pacifiste. Cet homme de Dieu a été comme le plus vil des enfants des hommes. Le successeur de Pierre s'est comporté comme un disciple de Machiavel. Il a pris ses hésitations pour des habiletés, sa timidité pour de la ruse, son hypocrisie pour de la profondeur.

Il n'a réussi qu'à mécontenter tout le monde. Il n'est aucun des belligérants qui ne se croie en droit de se plaindre du Pape. La déception est universelle. Elle est particulièrement vive en France, où le mécontentement provoqué par l'attitude équivoque de Benoît XV s'accroît de toute la force des espérances qu'on avait placées en son amitié loyale. Et si se trouve que cette guerre et ce pontificat, loin de tuer l'anticléricalisme chez nous, l'ont fait rebondir, plus triomphant que jamais, plus jeune et plus verdoyant.

M. Gasparri qui n'est ni un ignorant, ni un sot, sait à quoi s'en tenir. Il voit s'écrouler en morceaux son beau rêve de réconciliation. Tout dernièrement, il faisait une suprême tentative ; parlant à un rédacteur du Journal, il redisait, une fois encore, que le Pape nous aime et que nous devrions bien nous réconcilier avec lui, en lui envoyant un ambassadeur. Mais toutes les paroles et tous les actes du Pape avaient d'avance condamné à la stérilité ce suprême effort de son ministre.

Et devant cet insuccès, M. Gasparri, tout triste, renonce à son rêve, et, du même coup, aux fonctions qu'il n'avait acceptées que dans l'espoir de pouvoir réaliser ce rêve...

Georges CLAIRET.

A BATONS ROMPUS

J'avais seize ans lorsqu'une amie de ma famille me témoigna quelque intérêt. Je revois son teint fleuri de coupes appétitiques. Je me rappelle sa marche imposante et fière, quoiqu'un peu lourde, qui faisait dire à mon grand-père : « Elle était belle sous l'Empire ».

C'est avec elle que débutèrent mes complications sentimentales. Une autre, bientôt, lui succéda dans mon cœur. Celle-là était d'un âge certain, mais conservait encore assez de légèreté et de souplesse pour qu'on ne lui attribuât que la moitié du nombre réel d'années qu'elle portait.

J'avais, l'avouerai-je, des accès de dépit fréquents en constatant que je ne réussissais à brûler les feux ardents de ma jeunesse que sur des autels délaissés par mes aînés.

Brusquement, le jour de mon tirage au sort, ma situation galante changea. Je connus une blonde lorette qui ne me précéda dans l'existence que d'une saison.

De ce jour, j'ai gardé la conviction profonde que les dames respectables et respectées — et pour cause — ne dénichent leur partenaire que parmi les classes non encore mobilisables.

L'amour n'a pas évolué depuis cette époque. Les décisions des tribunaux en font foi. Aujourd'hui, également, les épouses infidèles semblent être réduites à ne trouver des complices du délit d'adultère que parmi les jeunes gens non encore appelés sous les drapeaux.

Dans une lettre datée des tranchées, un mari outragé demandait, dernièrement, au procureur de la République, d'exercer des poursuites contre sa femme et son complice âgé de seize ans.

L'épouse infidèle fut condamnée. Le galantin-mineur a été acquitté, comme ayant agi sans discernement.

Décidément, la jeunesse d'aujourd'hui est en retard. A seize ans, j'avais déjà sacrifié à Vénus, et en pleine connaissance de cause.

Toutefois, je dois me féliciter que le mari de ma Vénus ne fût point jaloux et n'en appelât point aux juges.

Je me serais vu, d'abord, qualifier de benêt qui n'apprécie point la portée de ses actes, même les plus intimes.

Ensuite, comme le mineur précité, j'aurais été acquitté et envoyé dans une maison de correction jusqu'à ma majorité.

Et, pendant ces cinq années de discipline, j'aurais médité sur l'inviolabilité de cet axiome : « Le mariage, c'est la garantie de l'amant ».

Monsieur BADIN.

Evasion de prisonniers allemands

Toulon, 17 septembre. — Deux soldats allemands qui s'étaient évadés du dépôt de Fumet, dans le département du Lot-et-Garonne, ont été arrêtés en gare de Saint-Martin-Labouval, au moment où, déguisés en femmes, ils avaient pris place avec des billets de troisième classe, dans un wagon de seconde d'un train en partance.

Paul et Pierre, trois Allemands évadés du dépôt de Seilhers (Corrèze), ont été arrêtés à Gergoux, dans le même département.

LA CRISE GRECQUE

Le Ministère Callograpoulos

On lui prête — peut-être un peu vite — des sentiments germanophiles

Athènes, 17 septembre. — A la suite du refus définitif de M. Zaimis de reprendre le pouvoir, le roi Constantin a fait appeler hier après-midi, au palais de Déclé, M. Callograpoulos, auquel il a offert la mission de constituer le gouvernement. M. Callograpoulos a immédiatement accepté.

Dans le courant de l'après-midi, il présentait au roi ses collaborateurs, qui prenaient le serment d'usage.

Voici la composition du nouveau cabinet : MM. Callograpoulos, présidence du Conseil, guerre et finances ; Rouphos Kouzarakis, intérieur ; Kanaris, instruction publique ; Vokotopoulos, justice ; Bassias, économie nationale ; Kafantzoglou, voies et communications ; Alexandre Karapanos, affaires étrangères ; Damianos (amiral), marine.

Le président du Conseil, ami personnel et ancien collaborateur de M. Theotokis, l'ancien président du conseil, mort il y a quelques mois, a été deux fois ministre des finances en 1902 et en 1906. Il est surtout connu comme un brillant avocat d'affaires. Il est ardent partisan de l'Allemagne, et n'a jamais caché qu'il partageait toutes les manières de voir politiques de son ancien chef Theotokis.

M. Vokotopoulos, ministre de la justice, ami intime de son président du Conseil, avec lequel il a été associé pour de nombreuses affaires — de maisons seules, notamment — par le parti allemand, n'a jamais été ministre de la justice.

M. Kanaris, ministre de l'instruction publique, est lui aussi un fervent théotokiste, de même que M. Bassias, ministre de l'économie nationale.

M. Karapanos, ministre de l'intérieur, est considéré comme le véritable « alter ego » de M. Goutaris. C'est un adversaire acharné de M. Venizelos et de l'Entente.

M. Karapanos et l'amiral Damianos, ainsi que M. Kafantzoglou, sont connus comme nationalistes, pour des raisons plus personnelles que politiques.

Les milieux politiques indépendants voient dans le nouveau cabinet une réaction directe de l'influence toute puissante sur l'esprit du roi Constantin de M. Streit, ancien ministre des affaires étrangères et germanophile notoire. — (Agence des Balkans.)

UNE LETTRE A M. ZAIMIS

Athènes, 16 septembre. — M. Jordans, député de Drama, a adressé à M. Zaimis une lettre ouverte dans laquelle il le rend responsable des maux dont souffrent les populations de Macédoine, par suite de l'invasion des Bulgares, etc.

SUR TOUS LES FRONTS

Nouveaux succès serbes

Les forces franco-russes progressent rapidement et atteignent Florina

L'avance anglaise sur la Somme

Communiqués Officiels

777^e JOUR DE LA GUERRE

COMMUNIQUE FRANÇAIS

17 septembre, 15 heures.

En dehors d'une lutte d'artillerie, assez vive sur le front de la Somme et dans les secteurs de Berny, de Vermandouillers, on ne signale aucun événement important au cours de la nuit, sur l'ensemble du front.

Dans la journée d'hier, un avion ennemi a été abattu dans nos lignes près de Blaches et un second appareil allemand à Belloy.

Il se confirme qu'un appareil ennemi, attaqué et mitraillé par l'appareil Lenoir, s'est écrasé sur le sol au nord de Demont. C'est le huitième avion abattu par ce pilote. Il est également confirmé que l'adjudant Dorme a abattu son dixième avion, tombé le 15 septembre entre Brio et Ennemont. Dans la nuit du 15 au 16 septembre, deux de nos avions ont lancé 45 obus de 120 sur les hangars d'Halshelm. Dans la nuit du 16 au 17, 230 obus ont été jetés sur la gare et les bâtiments d'aviation de Tergnier et 32 obus sur la gare d'Abbecourt. Dans la même nuit, nos escadilles de bombardement ont effectué les opérations suivantes : 72 obus de 120 sur les gares de Boisel, Epévy, Athies et sur la voie ferrée Saint-Quentin-Hain.

COMMUNIQUE D'ORIENT

Sur le front de la Strouma, des reconnaissances anglaises ont livré plusieurs engagements heureux sur la rive gauche de la rivière et fait des prisonniers.

Des monts Belas et Vardar, canonnade assez vive de part et d'autre.

A l'est de la Gerna, les troupes serbes sont arrivées aux abords immédiats de Kajmakalan, après une série de combats acharnés, qui se sont tous terminés à leur avantage.

A l'ouest du lac Ostrovo, les Serbes continuent à franchir la rivière Brod ; leur artillerie a ouvert un feu violent contre l'armée bulgare retranchée sur la rive droite.

Les forces franco-russes de notre aile gauche poursuivent leur marche rapide, sont arrivées devant Florina.

COMMUNIQUE SERBE

Salonique, 16 septembre. — Nos attaques ont continué sur le front, dans la région de Moglena, où nos vaillantes troupes doivent lutter contre des forces importantes enne-

miées, dans un terrain montagneux très dur, où il faut escalader une véritable muraille de rochers.

Vers Florina la situation est bonne. Outre les canons déjà signalés, nous en avons pris trois autres, deux lance-bombes, plusieurs mitrailleuses, des caissons, diverses voitures et d'autre matériel.

Nos pertes sont minimes ; celles de l'ennemi ont été considérables et en juger par la quantité de cadavres trouvés sur le champ de bataille et par le nombre des fosses fraîchement creusées.

COMMUNIQUE ANGLAIS

Au sud de l'Ancre, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès. Hier soir, vers Courcellette, nous avons avancé nos lignes sur un front d'environ un kilomètre. Un succès considérable a été accompli, grâce à un hier soir, aux abords de Thiepval, où nous nous sommes emparés, sur un front de seize cents mètres, de la ligne ennemie désignée sous le nom de tranchées du Daube. De grandes quantités d'armes et d'effets d'équipement ont été abandonnés par les Allemands. Un ouvrage fortement défendu, à la ferme du Monquet, et dont la possession a été vivement disputée au cours des dernières semaines, est en outre tombé entre nos mains. Le nombre des prisonniers ne cesse d'augmenter. Quelques opérations locales, heureusement conduites, ont été aussi exécutées la nuit dernière dans différentes parties du front briannique.

La bataille de la Somme

Des « Dernières Nouvelles de Munich » : « Les combats sur la Somme ont continué hier avec la même violence. Les Français paraissent vouloir percer notre front entre Raucourt et la Somme. Si nous perdons par-là quelques villages et quelques fermes, il ne faut pas oublier qu'il s'agit là de ruines qui, au point de vue militaire, n'ont pas plus de valeur que d'autres fermes, attendu que nos troupes se sont toujours repliées en temps voulu dans de meilleures positions plus à l'arrière. »

COMMENTAIRES ALLEMANDS

Berne, 17 septembre. — La « Gazette de l'Allemagne du Sud » écrit : « Le cercle d'assaut ennemi est fermé sur tous les fronts ; oriental, roumain, macédonien, italien. Partout nos adversaires lancent leurs masses de troupes contre nos lignes. Toutes les offensives se déclanchent

en même temps ; ce n'est plus une offensive générale, mais une offensive collective. C'est une réelle chance pour nous que nous n'ayons pu le faire qu'après de longs mois et qu'ils n'aient pas été prêts plus tôt. Une grande partie de leurs forces est déjà employée et nous nous demandons s'ils en possèdent encore suffisamment pour attendre leur but. Certainement, nos pertes sont très grandes, mais nos ennemis ont perdu presque toutes leurs forces. »

Sur le front de la Somme, dans la région de Héronne, la situation est devenue très sérieuse ; le fait que le communiqué allemand parle d'un essai de rupture de notre front en est la preuve.

Les journaux N° 1 et N° 2 allemands à Bucarest, ont remis le message suivant du général Sarrail à M. de Saint-Aulaire pour le gouvernement roumain :

« Au moment où, pour la première fois, la liaison aérienne est établie entre les armées alliées d'Orient et l'armée roumaine, je viens vous assurer de mon entier concours et vous exprimer le vœu que j'approuve à collaborer à la grande œuvre commune. »

« Veuillez présenter au Gouvernement de la Roumanie, mes vifs sentiments d'admiration pour l'héroïque armée roumaine, et les vœux que je forme pour une victoire à laquelle l'armée de Salonique contribuera de tout son effort. »

Quatre autres avions partis de Salonique à 6 heures, sont arrivés peu après, couvrant 400 kilomètres. Ils bombardèrent Sofia au passage et y eurent plusieurs incendies éclater dans la ville.

Ainsi est établie la première liaison aérienne entre Salonique et Bucarest.

Les aviateurs repartent demain matin. — (Radio.)

En Transylvanie

Zurich, 16 septembre. — D'après la « Nouvelle Presse Libre », de Vienne, Dorna Watras aurait été évacuée par la population. Les autorités de cette ville sont parties pour Klausenburg. — (Information.)

A LA CHAMBRE HONGROISE

Berne, 17 septembre. — On mande de Budapest qu'à la Chambre hongroise, les débats sur la politique extérieure ont continué pendant la séance de jeudi ; toutefois, la discussion a été beaucoup plus calme du fait que le gouvernement n'a plus répondu aux orateurs. Tous les députés de l'opposition sont tombés d'accord pour réclamer la démission du comte Tisza, du baron Burjat, et du ministre de la guerre, Il. Sas.

Dans la séance de vendredi, les députés de l'opposition ont présenté une motion tendant à ce que la Chambre siège en séance secrète pour discuter certains faits, d'ordre militaire, qui ne doivent pas être portés à la connaissance du public. — (Information.)

En Afrique Orientale

En Afrique Orientale, les colonnes alliées se rapprochent de Tabora :

1. La brigade belge Molitor est à 57 kilomètres au nord de cette ville ;

2. La brigade belge Olsen a livré un vil combat à Ussoke, à 51 kilomètres à l'ouest de Tabora ;

3. La colonne du général Crewe a atteint Tingo.

Les opérations en Afrique Orientale suivent donc un cours très favorable. Toutefois, il est à présumer que les difficultés physiques et climatiques rendent peu probable la fin prochaine de la campagne.

Nouvelle attaque chinoise contre des troupes japonaises

Tokio, 17 septembre. — On signale de Chang-Choun, qu'une nouvelle attaque par les troupes chinoises a eu lieu contre la cavalerie japonaise qui protège la retraite des troupes mongoles de la zone du chemin de fer de Mandchourie.

Les négociations sino-japonaises à Pékin se poursuivent d'une façon satisfaisante. Les fonctionnaires japonais sont confiants dans le gouvernement chinois actuel, qui voudrait que le Japon, avec un esprit de conciliation qui assurera une solution amicale. — (Havas.)

Mots de Combat

« Je n'ai, nous n'avons qu'une crainte, ce n'est pas que la victoire nous échappe, mais bien que notre propre victoire nous domine. Il y a quelque part, chez Nietzsche, ce grand Allemand qui, plus que personne, détesta le militarisme prussien. Il y a un mot admirable : « Celui qui lutte contre des monstres doit prendre garde de ne pas devenir monstre lui-même. »

« Nous luttons contre le militarisme et l'esprit de conquête ; prénons garde de ne pas devenir un jour les prisonniers du militarisme. »

(Discours prononcé par M. Vandervelde, ministre d'Etat de Belgique, à la cérémonie du Trocadéro en l'honneur de Jaurès.)

Petites Nouvelles

Sont arrivés ce matin à Marseille, les vapeurs Manouba, venant d'Alger avec 236 passagers ; Ville-de-Tunis, de la Compagnie Transatlantique, venant d'Oran, avec 168 passagers ; et le vapeur Moïse, de la même compagnie, venant de Bône et Philippeville, avec 113 passagers à bord.

Nos ennemis contre les Roumains

Les menaces de M. Radoslavof

Genève, 17 septembre. — On mande de Budapest, le 15 septembre :

M. Radoslavof a fait au correspondant du Pestor Lyod à Sofia, les déclarations suivantes :

« Nous devons vaincre la Roumanie et nous la vaincrons. Les Roumains prétendent qu'ils n'ont déclaré la guerre que pour hâter la conclusion de la paix ; cela est naturellement faux, car la décision concernant la question de la paix dépend de la Roumanie pour une bien faible part. »

« Cette question sera résolue par d'autres qui comptent davantage. »

« Nous devons nous venger et nous nous vengerons. »

« Je reconnais que les Roumains sont très forts en Transylvanie et en Bukovine, mais je reste convaincu que toutes les mesures ont été prises par les Austro-Hongrois et les Allemands. »

M. Radoslavof a déclaré que dans les événements qui ont précédé la guerre avec la Roumanie, il savait de manière certaine que la guerre aurait lieu et il le savait grâce aux efforts du représentant de Bulgarie à Bucarest, M. Radef, homme très habile qui fréquentait toutes espèces de gens.

Cela étant, dit-il, nous avions pris toutes nos mesures.

Passant sous silence le front de Macédoine, M. Radoslavof assure que toutes les opérations progressent suivant un plan établi. Il témoigne de quelque inquiétude à propos de la Grèce et dit à ce sujet :

« Une anarchie paraît régner dans ce pays. Nos ministres plénipotentiaires sont à leurs postes. Il est vrai que notre ministre à Athènes envoie maintenant ses rapports plus rarement. Je ne sais si nous aurons la guerre avec la Grèce, mais avec l'anarchie, on ne peut calculer. » — (Havas.)

POUR ECRASER LA ROUMANIE IL FAUT TRENTE DIVISIONS

Dans le « Times », le colonel Repington estime que pour tenter d'en finir avec les Roumains, Hindenburg peut prélever une dizaine de divisions sur le front occidental, quatre divisions dans le Trentin, une quinzaine de divisions dans la partie septentrionale et médiane du front russe. Ajoutons à ces chiffres cinq ou six divisions turques.

La Péréquation des Charbons

Aucune des mesures administratives prises jusqu'ici pour atténuer la crise du charbon n'ayant eu d'effet, le ministre Marcel Sembat se rejette sur le projet de loi relatif à la péréquation des différents charbons. Les causes de la hausse du charbon sont multiples et d'ordres divers : 1° frais de plus en plus élevés d'extraction à cause du renchérissement des matériaux utilisés dans les mines et des difficultés du recrutement de la main-d'œuvre ; 2° séjour prolongé dans les puits, difficulté de la maintenance, taux élevés des suraires ; 3° transports lents et insuffisants ; 4° hausse des frets ; 5° impossibilité d'opérer le mélange des prix entre les charbons français et ceux de provenance anglaise. C'est, pour obvier à ce dernier inconvénient, que le projet de loi sur la répartition et la taxation des charbons.

Qu'est-ce que la péréquation ? La moyenne entre les prix des charbons français au carreau de la mine par qualité et par bassin, et les prix des charbons anglais aux différents ports d'importation. Ce moyen ne deviendra le prix de vente des charbons, quelle que soit leur origine. C'est-à-dire que si le prix de revient à la mine est de 50 fr., et au port de 100 francs, la moyenne de 75 francs sera le prix de vente.

Les différences résultant de l'élevation du prix de revient à la mine, sera versée sur les mines au Trésor qui la restituera aux importateurs, et formera la compensation à l'abaissement du prix de revient au port. Il résulte de ce système : 1° la péréquation aura d'autre effet que d'unifier les prix de vente sans amener de baisse ; 2° que la consommation de charbon sera une tonne de charbon français, qu'elle soit ou non procurée à 50 francs ; 3° que tous les autres facteurs de la hausse subsisteront.

Admettons que la Chambre et le Sénat adoptent cependant le projet du gouvernement, comment la répartition sera-t-elle faite ? Par la création d'un Office national et de bureaux locaux de répartition, qui jouiront d'un véritable monopole de fait puisqu'aucune demande de charbon ne pourra être faite en dehors de l'office national ou autrement que par les soins des bureaux locaux. L'Etat deviendra donc ainsi un véritable marchand de charbons avec toutes les difficultés que ce commerce entraîne, sans qu'il nous donne en retour, ce que nous fournissons à des prix sensiblement inférieurs à ceux actuels. Les inconvénients immédiats sont évidents, c'est comme l'a dit le rapporteur du projet, au Sénat, la création d'un organisme pesant et compliqué fonctionnant dans la sécurité de l'impécuniosité et de l'irresponsabilité ; c'est la mise en marche d'un mécanisme nouveau pour lequel aucune provision financière n'a été faite, et qui, de l'avis de M. Aimond, entraînera une dépense de 7 à 800 millions ; c'est une « nuté » de fonctionnaires en perspective.

Non seulement la péréquation et l'office national de répartition ne seront pas aptes à diminuer les prix, mais encore de par leur jeu et leur fonctionnement, il est certain que le charbon destiné à la consommation générale subira une nouvelle hausse.

Certes, on dit bien haut que le charbon domestique sera dégrèvé et qu'un prix de faveur sera accordé pour la consommation de foyer. Dans ce cas, le prix le plus bas étant payé, les sommes abandonnées seront récupérées par une élévation du prix moyen pour les autres consommateurs. Sans vouloir rechercher si cet espoir de fournir du charbon domestique à bon marché

Aux Écoutes

Le grain qui germe

ché est fondé — car dans l'établissement du prix de revient ne figure pas part les facteurs manipulation et transformation — nous sommes persuadés que la conviction du Parlement de ne pas se laisser illusionner, ni c'est un acte politique, que veut faire le Parlement, il est possible que sa prétention de dégrever le charbon domestique ait quelque succès, mais si c'est, au contraire, un acte de sage prévoyance, nous craignons fort qu'il ne soit d'aucune utilité. Il ne faudrait pas commettre les mêmes erreurs essentielles de l'économie politique pour croire un instant que l'élevation du charbon pour les autres consommateurs, c'est-à-dire pour les commerçants, les petits et moyens industriels, n'aura pas, directement, de répercussion sur les objets de vente ou de fabrication courants. Une fois que le prix qui fait des fers à repasser, les vendrâtes au même prix, après l'élevation de son charbon, qu'aujourd'hui ? Si, comme qu'en soit l'augmentation, pour-elle faire autrement que de la faire entrer dans son prix de revient ? Un commerçant, aux frais généraux élevés, ne peut pas vendre à des prix qui lui donneraient des pertes, mais si ces moyens ne sont de nature ni à abaisser les prix du charbon, ni à diminuer le coût de la vie, nous laissons au moins l'espoir d'avoir du charbon en quantité suffisante pour éviter toute nouvelle surprise ? En dehors des difficultés que nous avons déjà données sur les difficultés d'approvisionnement en charbons, il y a d'autres raisons de croire que les projets du gouvernement entraîneront une crise de quantité. En effet, si l'Office national, ni les bureaux de vente ne passeront de s'adresser aux importateurs. Ce sera donc en faveur de ces derniers un véritable monopole qui les rendra les véritables maîtres de la situation ; on ne pourra en combattre les fâcheux effets que par une mesure radicale : la taxation. Si, comme cela est à prévoir, les importateurs se refusent à se soumettre à la taxe, il n'y aura d'autre remède que la réquisition. Elle pourra jouer une fois, mais non deux, car l'importateur n'acceptera pas le prix fixé par l'Etat. A la crise de prix s'ajoutera la crise de quantité. D'autre part, la difficulté de la taxe et de réquisitionner l'importateur, s'ajoute celle de ne pouvoir s'en passer facilement, car comme toute la rôle de l'importateur, dans le projet du ministre des travaux publics se résume à celui d'un véritable banquier, qui évite à l'Etat de débourser des sommes considérables. C'est l'importateur qui fera tous les frais de l'opération. Il devra payer le charbon en Angleterre, payer la cargaison du charbon, les surcharges à l'embarquement, le fret, les surcharges à l'arrivée, la douane, et attendre le mois qui suivra la livraison pour toucher le montant de ses avances.

du compte de la gravité de la situation, que certains, et peut-être beaucoup d'entre eux, ont abusé indignement du public, et réalisés des bénéfices inadmissibles et parfois exorbitants. Mais le gouvernement est suffisamment armé contre les accapareurs et les profiteurs, pour n'avoir pas à proposer des moyens, qui, par leur complexité, les complications qu'ils entraînent, les bouleversements qu'ils risquent d'amener, ne sont d'une efficacité certaine ni contre les mauvais citoyens ni pour l'intérêt public. La voie dans laquelle le s'est engagé le ministère des travaux publics ne peut aboutir à rien de favorable.

SPES.

La Manifestation franco-italienne A LA SORBONNE

C'est aujourd'hui qu'a lieu, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la manifestation organisée par la Société Nationale « Dante Alighieri ».

A quatorze heures trente, devant une salle comble la cérémonie commence, sous la présidence de M. Tomaso Tiffoni, ambassadeur d'Italie à Paris.

Parmi les notabilités italiennes, M. Antonio Vocelli, député d'Ancone, M. Arlotto, ministre des transports ; M. Della Riccia, président de la Chambre de commerce de Paris.

M. Barthou prononce un discours dont nous extrayons le passage suivant :

Tant pis pour les peuples égarés ou asservis qui laissent passer l'heure du droit sans courir au secours du droit !

Tant pis pour les dynasties qui attendent leur salut d'une désertion des traités, des traditions et des devoirs sur lesquels s'appuyait l'intérêt national !

Tant pis pour la Grèce, sourde à la grande voix de son sauveur, infidèle à la Serbie martyre, accueillante à la Bulgarie féonante, ingrate envers ses protecteurs et ouverte à ses oppresseurs !

Tant pis, tant pis pour Athènes si elle a oublié l'appel de Démétrios dans le discours sur la Chersonèse : « Pourquoi ces hélioties, ces lentilles, et qu'attendez-vous pour faire votre devoir ? Que quelque nécessité vous y force, comme homme libre, la nécessité la plus pressante, la contrainte la plus terrible, c'est le déshonneur de sa Patrie ! »

Qui se déshonore pendant la guerre associe un faux culte à une lâcheté. Ceux seuls qui auront fait la guerre, pourront réclamer les profits de la paix.

Entre la France et l'Italie, l'union fraternelle est scellée pour toujours. Rappelez-vous par un même idéal, elles ne sont nulle part séparées par la contradiction irréductible de leurs intérêts.

La nouvelle carte du monde leur fera leur place et leur part légitimes.

Leurs intérêts économiques s'accorderont et se complèteront par des concessions réciproques.

La bonne foi et la loyauté videront leurs rapports de telle sorte que ni les « bords » s'avoués ni les « boches » déguisés ne pourront plus les égarer ou les trahir.

Ce n'est ni en France, ni en Italie, ni chez aucun allié qu'il est nécessaire ou utile de discuter les buts de la guerre ? L'Allemagne, déconcertée par une résistance qui a brisé ses espérances, et réduite à se sauver après avoir voulu dominer, cherche chez elle et pour elle les buts de la guerre, qu'elle a déclinés.

Mais c'est elle qui a fini par son agression criminelle, par l'horreur de ses procédés de guerre, par la folie de ses desseins, le programme même de la paix dont les « victorieux » lui imposent les conditions. Tous les alliés sont d'accord entre eux. Tous les alliés sont d'accord avec la France. Toute la France est d'accord avec son gouvernement national.

« Dix-huit-Bains, débilité l'écroulement avec la facilité dont la charcuterie débitait le pâté de foie.

« Le mot d'ordre dont parle Daudet n'est pas mystérieux comme se l'imagine ce Sherlock Holmes en carton-rôle, c'est le mot d'ordre de tous ceux qui ont encore conservé un peu de lucidité et de bon sens, et ce mot d'ordre est celui-ci : « Nous en avons marre ». Nous en avons marre de tous ces stratagèmes, ceux académiciens déguisés qui sont incapables de prendre d'assaut même une file d'acheteur, et qui quotidiennement importent l'Allemagne ou la Pologne derrière une pile de sous-jupes au café de la Victoire. »

« Du Populaire de Nantes cette laconique mais judicieuse méditation :

« Le journaliste Maximilien Harden jouit, en Allemagne, pays d'oppression, d'une liberté qui fait envie aux journalistes de certains pays libres. »

« De l'Echo des Gourbis...

Parmi d'autres strophes, ces vers dédiés à celle qui attend :

Que de baisers en retard,
O ma mie
Si jolis !
J'en attrape le cafard !

Quand le Poilu reviendra
De son front
Baisers doublés le mètre.

« Si Musset était dans les tranchées !

« En Seine-et-Marne, dans la commune de Mées, près de Melun, le Conseil municipal a relevé le compte des ravages que le glacier causé à l'agriculture. Les chiffres en sont édifiants. A Mées, les cultivateurs sont résolus à laisser leurs terrains en friche plutôt que de travailler pour engraisser livres, perdrix et faisans.

Hardiment, le Conseil municipal demande que la chasse soit ouverte.

On a bien répliqué les... à dépraver. Ne pourrait-on finir avec les mauvaises notions données contre une réouverture qui s'impose comme une nécessité.

« Pe-to restante

« Les Treize, Treize artistes, faisant partie du 6^e de ligne, graveurs, sculpteurs, peintres, ouvriers d'art, etc., ont formé un groupe, sous la présidence du statuaire Hippolyte-Louis-Henri Dilliel. Leur œuvre de guerre sera exposée dans une exposition en octobre prochain.

« Les académiciens, décidément, sont des humoristes. M. Lavedan, se prononçant pour la campagne, rencontre d'un côté des prisonniers allemands de l'autre un soldat français. Halluciné sans doute, il cria au fantassin :

— Tirez ! tirez donc !

Hélas ! le soldat ne prit pas M. Lavedan au sérieux. Il rigola, parait-il. C'est vraiment étonnant.

« Rappelez-vous que...

« L'adresse des pharmacies qui resteront ouvertes la nuit sera désigné officiellement, par quartier, dans les postes de police et les kiosques-vivants. Les gardiens, en plus, posséderont ces nécessaires renseignements.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Le sucre est taxé. La crise sévit. Le beurre est taxé. Les arrivages diminuent.

« La pomme de terre est taxée. Les arrivages diminuent. Le « Maslin » prend soin de nous prévenir : « Il est possible que cette mesure provoque pendant quelques jours une certaine gêne dans les approvisionnements, en raison des modifications et même des litiges qu'elle a provoqués dans certains marchés. »

« Si la taxation n'avait pour résultat que de mettre fin à la spéculation effrénée qui est devenue le plus élémentaire des principes commerciaux, le mal ne serait pas grand ; mais nombre de départements ont fait l'expérience un peu douloureuse des effets de la taxation du sucre, et on peut affirmer que les Allemands en ont autant souffert que du blocus.

« Un des préfets les plus actifs, celui de la

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« A propos des jérémiades auxquelles se livrent les amis de M. Maurice Barrès, parce que des journaux ont osé égratigner le collaborateur de l'Echo de Paris. Ce qu'il faut dire public ces judicieuses réflexions :

« Barrès est pour nous un symbole : le symbole des boureaux de crâne.

« Et nous en avons plein les omoplates de tous les « zigomar » qui, de Trouville ou

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

« Faut-il préparer les ceintures ?

« Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

ANNIVERSAIRE TOCSINS

Les angelus par qui l'âme des simples prie, Un à un, sont tombés lentement dans le soir. Et j'écoute les angelus humbles pleuvoir, Semblables à ta voix inquiète, ô patrie !

La paix fleurit les fermes basses, l'abreuvoir, Le bourg qui, sous le chant des cloches s'humilie ; Un chaud parfum de fruits, comme d'un encensoir, S'exhale des vergers où chaque branche plie.

Propagé par la nuit, le silence et le vent, L'écho des angelus, dispersé mais vivant, Trouble et fait s'émuover une armée endormie.

Et dans ce carillon, sur leur rêve épanché, Les gars ont reconnu la voix de leur clocher Comme un tocsin qui dit en feu leur métrique

Et toute la patrie adorable en danger.

Georges BANNEROT.
Septembre 1914.

CE SOIR

Garros, Audemars, Barrier et Simon étaient en tournée à Mexico. Ils étaient partis tous quatre montrer les progrès merveilleux que l'aviation avait déjà fait en ce début de 1911.

Pour donner plus d'intérêt au spectacle, il avait été décidé que les aviateurs exécuteraient, avec le concours de l'artillerie, une parade militaire : les pièces tiraient à blanc sur les avions et du haut des airs, les avions s'abattaient par un bombardement d'orange.

A l'heure fixée par les organisateurs, les avions prennent leur vol... — Artilleurs, à vos pièces... feu ! Et dans l'air les fusées éclatent. Tout Mexico rassemblé admirait, s'extasiait aux pressées des hommes de l'air.

Quand... coup de théâtre... débâcle... retraite... les artilleurs quittent précipitamment leurs pièces.

Les oranges, lancées du ciel, d'une hauteur de 6 à 700 mètres, produisaient sur la tête des servants une très désagréable impression.

« Depuis, hélas ! nous connaissons mieux.

A propos des jérémiades auxquelles se livrent les amis de M. Maurice Barrès, parce que des journaux ont osé égratigner le collaborateur de l'Echo de Paris. Ce qu'il faut dire public ces judicieuses réflexions :

« Barrès est pour nous un symbole : le symbole des boureaux de crâne.

« Et nous en avons plein les omoplates de tous les « zigomar » qui, de Trouville ou

LES PLANCHES

histoire de Dufrenoy les convaincra de leurs exagérations.

Marcel SERANO.

Est-ce vrai, demande La Rampe, que le Moulin-Rouge va renaitre de ses cendres ? Vont-elles tourner de nouveau, les allégoires de ce Moulin qui, au même titre que la Tour-Eiffel et l'Obélisque, était une des curiosités de Paris ?

Le Moulin-Rouge ! Ce nom évocateur de mille souvenirs joyeux, des grands quadrilles de La Gouine et de Valentin le Désossé des revues ; l'en as, un ciel ! T' m'fait rougir ! Coohe ton nu ! des grands opérelles : La Belle de New-York, l'Orgie à Babyone, ne s'applique plus maintenant qu'à un tas de décombrés où les chats viennent rôder et s'aider au clair de lune.

On discute actuellement un projet pour le reconstruire, et les premiers travaux commencent, parait-il, dès ce mois-ci.

Boucou, l'imitable Boucou ! — que d'aucuns pourtant s'obstinent à imiter ! — un fils de neuf ans, qui promet d'être un jour aussi spirituel que le comédien Lurville... Et ce n'est pas peu dire !... déclare les Spectacles.

Sa mère ces temps derniers, lui tint ce langage, dicté par la raison :

— Tu n'es qu'un enfant, va être moqué de nouveau !... Alors, comme il ne sera plus là pour gagner des sous, nous allons être forcés d'économiser... Désormais plus de promenades en voiture, plus de cinéma, plus de gâteaux à tous les repas !... Et le bambin, de répondre mélancoliquement :

— On va être au régime, quoi !...

MM. Marchand, beau-fils de Pierre Wolff, et André Decaye, l'acteur comique bien connu et l'auteur de la Toule Petite, que c'est Mistinguett, ont achevé une pièce en trois actes qui a pour titre les Châli-Almettes et qui servira de rentrée à la scène de M. André Decaye.

LES PREMIERES

CONCERT MAYOL

HUGUENET et SIMON-GIRARD dans Les Charbonniers

C'est une opérette du bon vieux temps que « Les Charbonniers ». Elle apparut à la scène quelques années après l'autre guerre. Dugues, Jodic et Baron père la jouèrent longtemps sans que le charme qui s'en dégageait fût diminué.

Et c'est bien à Dufrenoy, directeur habile, qui entend le trust des vedettes, d'avoir inscrit son programme, après tant de revues cynéles et sketches au peu croustillant un spectacle léger comme une chanson de Bédouin.

L'opposition des numéros de concert qui précèdent « Les Charbonniers » apparaît encore plus brutale. Et pourtant, tel qui rit follement aux facettes de René Raoul, ou aux turpitudes nerveuses de Dréan, se prend à écouter les couplets que chantent Huguenet et Simon-Girard, en silence, comme lorsque grand'maman chantait un vieil air du pays.

La coquetterie de cette dispute mercantile devant le secrétaire du secrétaire du commissaire, puis, ensuite, ces bouquets débarrillés qui ne se reconnaissent plus et ébauchent un roman d'amour, font de cette opérette écourtée un spectacle enchanteur et calmant.

Huguenet et Simon-Girard, un couple de